

LIRE ARISTOTE
AU MOYEN ÂGE
ET À LA RENAISSANCE

Réception du traité
Sur la génération et la corruption

Textes réunis sous la direction de
Joëlle DUCOS et Violaine GIACOMOTTO-CHARRA



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

LIRE ARISTOTE AU MOYEN ÂGE ET À LA RENAISSANCE : ENJEUX ET PROBLÉMATIQUES

Le traité aristotélicien *Sur la génération et la corruption* est longtemps apparu comme l'un des « mal aimés¹ » du corpus, aussi bien dans sa réception médiévale que dans les lectures qui en ont été faites ultérieurement. Ce n'est que depuis quelques années que l'intérêt des chercheurs s'est tourné vers ce texte, central dans la physique d'Aristote, mais dont l'influence va bien au-delà de la pensée du Stagirite puisque toute réflexion sur la matière, ses transformations et ses changements ne peut se concevoir sans aborder la question de la génération et de la corruption. Quoi de commun en effet entre la médecine médiévale, la philosophie naturelle et l'histoire des sciences et de la biologie si ce n'est ce traité, toujours cité, qu'il s'agisse de questions de physique, de mutations matérielles, de météorologie, de biologie, d'alchimie, de matière vivante, mais aussi de métaux ou de minerais – ce de manière continue du Moyen Âge jusqu'au XVII^e siècle dans les œuvres de Robert Boyle par exemple ? La génération, c'est à dire l'apparition d'une nouvelle forme substantielle, et la corruption, c'est à dire la dégradation d'une forme en substance, concernent en effet presque tous les phénomènes de la zone sublunaire selon la théorie aristotélicienne d'un monde dont l'éternité suppose cette mutation permanente. Ces deux modalités fondamentales du changement caractérisent la pensée aristotélicienne de la matière et des combinaisons entre les éléments, avec des développements qui amènent tous des interrogations : distinction entre génération et destruction dans une théorie qui marque la continuité matérielle, détermination de différents types de génération, question du divisible, question de l'unité ou de la pluralité des éléments, question de l'atomisme, de la discontinuité, du mélange... Autant de sujets qui posent les principes d'une cosmologie et d'une théorie de la matière, ce qui explique la place du traité dans l'œuvre aristotélicienne, après la *Physique* et avant les œuvres sur le monde corruptible, qui paraissent comme des applications pratiques.

¹ Selon l'affirmation de L. J. Bataillon dans, *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford XIII^e-XV^e siècle)*, éd. O. Weijers et L. Holtz, Turnhout, Brepols, p. 239.

Cette place considérable se mesure à l'importance des références au traité, en dehors de ses commentaires antiques et médiévaux. Le volume publié par J.M.M.H. Thijssen et H.A.G. Braakhuis en 1999², les débats sur les attributions des traductions latines médiévales du traité et leurs éditions³, la nouvelle édition faite par M. Rashed ainsi que ses travaux sur la tradition de ce traité⁴, ont permis de mesurer à la fois l'intérêt de sa réception, d'apporter des éléments plus assurés sur ses traductions latines et de montrer également l'étendue de notre méconnaissance sur les lectures et les interprétations qui ont pu être faites du Moyen Âge à la Renaissance. Il nous a semblé intéressant d'y consacrer deux journées d'études⁵, en associant spécialistes de la Renaissance et du Moyen Âge, pour mesurer l'évolution des débats et des théories liés à un traité toujours cité, quand on s'intéresse au changement matériel, leur continuité et leur rupture. Si la réflexion médiévale s'intensifie à partir des traductions aristotéliennes, la réception de ce traité se développe

² J.M.M.H. Thijssens et H.A.G. Braakhuis, *The Commentary Tradition on Aristotle's De generatione et corruptione*, Ancient, Medieval and early Modern, Brepols, Turnhout, 1999.

³ *De Generatione et corruptione. Translatio vetus*, éd. J. Judycka (Aristoteles Latinus IX 1), Leiden, 1986 ; *Aristoteles Latinus Database 1*, sous la direction de J. Brams et de P. Tombeur, Turnhout, 2003 ; J. Judycka, « L'attribution de la *Translatio Nova* du *De Generatione et corruptione* à Guillaume de Moerbeke », in J. Brams – W. Vanhamel, *Guillaume de Moerbeke. Recueil d'études à l'occasion du 700^e anniversaire de sa mort*, Leuven, 1989, p. 247-252 ; J.K. Otte, « *Burgundio of Pisa. Translator of the Greco-Latin Version of Aristotle's De Generatione et corruptione, translatio vetus* », in J. Thijssen – H.A.G. Braakhuis, *The Commentary Tradition on Aristotle's De Generatione et corruptione. Op.cit.* Pour la traduction arabe, voir G. Serra, « Note sulla tradizione arabo-ebraica del 'De Generatione et corruptione' di Aristotele », *Giornale Critico della filosofia italiana*, 52, 1973, p. 382-427 et « Alcune osservazioni sulle traduzioni dal'arabo in ebraico e in latino del *De generatione et corruptione* di Aristotele e dello pseudo-aristotelico *Liber de causis* », *Scritti in onore di Carlo Diano*, Bologne, 1975, p. 385-433 et l'étude de C. Burnett, « The Coherence of the Arabic-Latin Translation Program in Toledo in the Twelfth Century », *Science in Context* 14/1-2 (2001), p. 249-288 ; pour la traduction arabo-hébraïque, voir A. Tessier, « La traduzione arabo-ebraica del *De generatione et corruptione* di Aristotele », *Atti dell' Accademia dei Lincei*, série VIII, vol. XXVIII, fasc. 1, 1984, p. 5-123.

⁴ Aristote, *De la génération et de la corruption*, éd. et trad. M. Rashed, Paris, Les Belles Lettres, 2005 ; M. Rashed, *Die Überlieferungsgeschichte der aristotelischen Schrift De Generatione et corruptione*, Wiesbaden, 2001. G. Vuillemin-Diem / M. Rashed, « Burgundio de Pise et ses manuscrits grecs d'Aristote : Laur. 87.7 et Laur. 81.18 », *Recherches de Théologie et Philosophie médiévales* LXIV, 1 (1997), p. 136-198.

⁵ Ces deux journées d'études, tenues à Bordeaux en 2005 et 2006, n'auraient pu avoir lieu sans le soutien de l'ACI Structure de la matière animée face au monde animé dirigée par N. Weill-Parot, ainsi que celui du Crephinat dirigé par C. Ramond et du laboratoire Epistémé dirigé par P. Duris : au-delà de nos sincères remerciements pour cette aide, signaler cette triple collaboration est révélatrice des intérêts multiples que suscite le traité *De la génération et la corruption*.

aussi bien dans les encyclopédies que dans les commentaires philosophiques, voire dans la pensée politique du XVI^e siècle et la comparaison de son utilisation selon les disciplines, mais aussi selon les aires linguistiques (Italie, France) et les périodes avec l'édition d'une traduction inédite, celle d'Andronicos Callistos permettent d'apporter une nouvelle pierre à cette réception.

Lire Aristote au Moyen Âge et à la Renaissance suppose en effet que l'on envisage à cette époque cette pensée moins comme un héritage dont il s'agit de respecter la valeur ancienne, mais plutôt comme un appel à la réflexion et au débat, comme l'exposé de théories qu'il faut sans doute connaître, mais surtout qui invite à l'interrogation. Or, on a pu remarquer l'importance numérique des commentaires : 15 importants par siècle entre le XIII^e et le XV^e siècle, une centaine ensuite pour le XVI^e et le XVII^e siècle⁶, ce qui prouve combien ce texte gagne en influence, d'autant qu'il est relayé également par des commentaires grecs et la pensée d'Avicenne dans son *Canon*. Il ne s'agit pas de donner un aperçu exhaustif, mais de centrer sur la lecture conçue comme une re-création et comme une pensée vivante pour saisir ce qu'est la réception d'une autorité et donner des pistes sur les théories matérielles du vivant comme de l'inanimé.

1. Le *De generatione et corruptione* au Moyen Âge : traduire et interpréter

La transmission du traité grec d'Aristote en Occident est désormais mieux connue grâce aux travaux récents de la critique qui a pu mettre en évidence l'existence d'exemplaires privilégiés par la filiation arabe et certains commentaires grecs, et d'autres par les deux traductions gréco-latines du Moyen Âge, celle de Burgundio de Pise et celle de Guillaume de Moerbeke ainsi qu'un *stemma* tenant compte des dernières découvertes⁷. Les traductions latines ne sont pas moins complexes, ce que révèle la synthèse de P. de Leemans : quatre textes, deux à partir du grec, deux à partir de l'arabe, dont

⁶ Voir C. H. Lohr, *Commentateurs d'Aristote au Moyen Âge latin, Bibliographie de la littérature secondaire récente*, Paris, 1988, « Medieval Latin Aristotle Commentaries, Authors A-F », *Traditio*, 23, 1967, p. 313-413 ; « Medieval Latin Aristotle Commentaries, Authors G-I », *Traditio*, 24, 1968, p. 149-245 ; « Medieval Latin Aristotle Commentaries, Authors Narcissus-Ricardus », *Traditio*, 28, 1972, p. 281-396 ; *Latin Aristotle Commentaries*, vol. II : *Renaissance Authors*, Firenze, 1988 et J.M.M.H. Thijssens et H.A.G. Braakhuis, *The Commentary Tradition on Aristotle's De generatione et corruptione*, *op.cit.*, note 2, p. 9.

⁷ Voir, sur ces questions, la mise au point de M. Rashed dans *Die Überlieferungsgeschichte der aristotelischen Schrift De Generatione et corruptione*, *op.cit.* et dans l'introduction à son édition, Aristote, *De la génération et de la corruption*, *op.cit.*, p. CLXXXVII-CCLIII.

les attributions ont été débattues, et établies seulement récemment pour la filiation grecque. Il faut ajouter les abrégés et les florilèges qui montrent combien ce texte paraissait essentiel dans l'enseignement universitaire, même si les phrases qui en subsistent nous semblent parfois décevantes dans leur banalité ou leur simplicité : l'aperçu qu'en donne P. de Leemans à la suite de C. H. Lohr, souligne la diffusion tardive et manuscrite de ce genre, qui est à rapprocher de l'encyclopédie, comme le *Compendium Philosophiæ* qui relève du même procédé à la fin du XIII^e siècle. Cette place des traductions latines ne signifie pourtant pas une utilisation similaire : l'écart numérique des manuscrits de la version arabo-latine de Gérard de Crémone par rapport à ceux des deux traductions gréco-latines rend compte d'une diffusion moindre, mais dont l'intérêt est évident quand on sait la présence simultanée de deux versions relevant de chaque filiation, arabo-latine, et gréco-latine, dans un même manuscrit. A cette connaissance directe, il faut ajouter celle des médecins, avant même la diffusion de la traduction de Burgonde de Pise. Leur intérêt pour la structure des corps composés et les modifications ont amené à s'interroger sur les mélanges et Barthélemy de Salerne, par exemple, montre une réflexion où la pensée aristotélicienne du changement matériel est présente⁸.

Cette confrontation de traductions et ces modes divers de transmission rendent manifeste le travail des savants médiévaux, qui partent d'un texte avec ses traductions successives et peuvent ainsi mettre en débat moins des traditions que des interprétations par les traducteurs, un sens et donc une théorie du changement. Il faut ajouter que le traité du Stagirite, commenté en grec, a été aussi l'objet d'un commentaire par Averroès et Avicenne, l'ensemble de ces œuvres étant traduites en latin et donc lues par les savants médiévaux⁹. Aussi est-il nécessaire de s'interroger sur l'origine du texte qu'ils commentent ou étudient, voire sur le manuscrit qu'ils utilisent, ce que fait P. de Leemans à propos d'Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Thomas de Sutton et Gilles de Rome, en démontrant comment l'analyse philologique permet d'explicitier des débats et de démontrer la version employée par les commentateurs : les intérêts ou les questions soulevées divergent et

⁸ Voir *Late Medieval and Early Modern Corpuscular Matter Theories*, éd. C. Lüthy, J. E. Murdoch et W. R. Newmann, Leiden, 2001.

⁹ *Averrois Cordubensis Commentarium Medium in Aristotelis de Generatione et corruptione libros*, recensuit F. Howard Fobes, adjuvante S. Kurland (*Corpus Commentariorum Averrois in Aristotelem. Versionum Latinarum* Volumen IV, 1), Cambridge Mass., 1956 ; S. van Riet, « Le De Generatione et corruptione dans la tradition latine », dans J.M.M.H. Thijssen / H.A.G. Braakhuis, *The commentary tradition on Aristotle's De generatione et corruptione*, p. 69-78 ; *Avicenna Latinus, liber tertius Naturalium, De generatione et corruptione*, éd. S. van Riet, Louvain-la-neuve-Leiden, 1987.

soulignent ainsi l'importance du support et la naissance de préoccupations philologiques.

Certains commentateurs ont été particulièrement séduits par le traité aristotélicien, comme Gilles de Rome qui y a consacré un commentaire, une *expositio*, et des questions. D'autres, au contraire, ne s'y sont guère intéressés ou ne l'ont commenté que tardivement : Thomas d'Aquin, par exemple, n'en a commenté que cinq chapitres. Ce peu d'importance apparent pose justement de multiples questions et a suscité les interrogations de B. Carroy, T.-D. Humbrecht et B. Souchard. Est-ce le signe d'un désintérêt ou au contraire d'une tentative pour concilier théologie et physique aristotélicienne et « trouver un ordre spéculatif » (T.D. Humbrecht) ? Les rapprochements entre ce commentaire et le traité de l'eucharistie naissent de l'étude comparée entre changement et consubstantiation, d'après les analyses de B. Souchard qui met en valeur les questions abordées par Thomas d'Aquin (création et génération, question du devenir, question des semences et du vivant...). La comparaison que mène B. Carroy avec le commentaire d'Albert le Grand démontre comment un héritage antique est repris et vivifié par de nouvelles lectures : ce sont des sources qui peuvent diverger, mais aussi l'ordonnement de la pensée et surtout les réponses, plus paraphrastiques chez Albert le Grand que chez Thomas d'Aquin qui montre plus d'originalité. Ces divergences sont la marque même de la pensée médiévale dont la source est l'autorité – dans des versions parfois bien divergentes elles aussi – mais qui se déploie dans la mise en débat et la distance. Les pratiques du siècle suivant ne font qu'accentuer cette tendance : les questions de Jean Buridan, de Nicole Oresme et de Blaise de Parme qu'étudie J. Biard ne sont pas de simples explicitations, elles démontrent véritablement une « inflexion épistémologique », avec une différence majeure entre Jean Buridan, qui sépare problèmes sémantiques et épistémologiques, alors que ses contemporains sont moins sensibles à la réflexion méta-discursive.

Cette réflexion épistémologique est beaucoup moins sensible dans les œuvres qui citent le *De generatione et corruptione*, et les prolongements les plus naturels, les échos les plus évidents se font dans les commentaires sur les *Météorologiques*. Toutefois, ils ne sont pas les seuls et on sait l'importance du traité dans la pensée médicale de Salerne, ce qui explique les réminiscences dans le discours médical des siècles suivants : le traité n'est pas cité, mais la théorie est présente comme cadre épistémologique du changement. La littérature secondaire qu'est l'encyclopédie reflète aussi son importance progressive dans la pensée médiévale. L'examen d'encyclopédies, rédigées entre 1210 et la fin du XIII^e siècle, qu'a pu mener I. Draelants, démontre une importance croissante avec des citations de plus en plus précises à partir de 1250. Toutefois la compilation révèle surtout des

intermédiaires comme le *Canon* d'Avicenne ou de commentaires : la rareté de la source directe ne signifie pas un désintéret, mais plutôt la permanence d'un emploi dans des textes et des domaines divers, qui font perdre la référence précise à Aristote. De fait, ce traité semble relever d'une culture commune, qui est répétée sans conscience véritable de la source.

Entre savoir commun et source d'une réflexion épistémologique, ce traité est ainsi fondateur d'une approche du changement matériel et d'un cadre qui permet de comprendre comment une matière évolue, entre naissance et mort, altération et corruption, thématiques centrales au sein d'une étude de la matière animée, que ce soit celle du monde corruptible ou de la biologie. Les lectures différentes du Moyen Âge démontrent la multiplicité des lectures et applications du modèle aristotélicien – et ses limites aussi.

2. Réception et diffusion à la Renaissance : cadres généraux

L'histoire du traité *De la génération et de la corruption* à la Renaissance s'inscrit dans la continuité directe de son histoire médiévale, d'autant que les frontières chronologiques, s'agissant d'une histoire européenne, sont naturellement bien floues. Prétendre, comme l'ont fait les humanistes eux-mêmes, qu'il y ait eu rupture entre le Moyen Âge et la Renaissance serait ici particulièrement absurde, mais il ne s'agit pas pour autant de minorer l'importance des changements que subit le texte en raison des transformations propres au contexte intellectuel nouveau dans lequel il est désormais lu. Or l'intrication étroite de la tradition et du renouveau fait que continuités et évolutions ne sont pas toujours aisées à démêler, et le renouveau peut prendre lui-même des visages changeants : l'étude des cadres de la réception du texte reste encore à faire et elle est d'autant moins aisée que l'observation selon laquelle le *De generatione* est le mal-aimé des études aristotéliciennes¹⁰ est peut-être plus vraie encore pour la Renaissance que pour le Moyen Âge, car les commentaires sur le *De generatione*, imprimés ou manuscrits, rédigés durant cette période, n'ont pas encore suscité d'intérêt similaire à celui que connaissent les travaux d'Albert le Grand ou de Thomas d'Aquin. Nous voudrions pourtant essayer d'en esquisser quelques traits, car ce texte d'Aristote occupe, dans la pensée renaissante, une place considérable.

Les raisons de s'y intéresser n'ont pas changé depuis le Moyen Âge : il est au cœur des interrogations sur la matière inanimée comme animée. Celles-ci sont peut-être encore accentuées par la montée en puissance de certaines

¹⁰ Cf. *supra* le renvoi à la remarque de Louis Jacques Bataillon (« Je voudrais plaider pour des mal-aimés [dans les textes d'Aristote]. En premier lieu, le *De generatione et corruptione* et le [quatrième] livre des *Météores* »).

branches de la philosophie naturelle en voie de devenir des disciplines autonomes¹¹. Comme le rappelait le cardinal romain Gasparo Contarini, auteur d'un *De elementis*¹², la partie de la philosophie naturelle qui concerne plus particulièrement la science des éléments « embrasse les principes et les racines de la totalité de la science traitant des espèces et des natures propres des mixtes »¹³ : pour un homme du XV^e ou du XVI^e siècle, le traité demeure la source des connaissances sur la nature parce que les éléments sont la source de la nature tangible. Remettre en cause les enseignements du *De generatione*, soit les principes d'une physique qualitative et pré-biologique, ce serait faire changer le système du monde de manière aussi sûre que l'on a pu le faire en mettant le soleil au centre de l'univers et en ouvrant les murailles du ciel : le traité d'Aristote reste un point d'ancrage fondamental, en même temps qu'il risque de subir les conséquences de toute redéfinition des principes physiques qui fondent le cosmos.

Il n'est donc pas inutile de regarder les chiffres. Ceux-ci nous apprennent que le *Traité sur la génération* suit un mouvement similaire à celui des autres traités de philosophie naturelle, et vient s'inscrire de manière quasi parfaite entre le *Traité du Ciel* et les *Météorologiques* : si l'on suit les recensions d'Edward Cranz¹⁴, on compterait en effet cent dix neuf éditions de ce traité entre 1500 et 1600, contre un peu plus de cent vingt pour les deux autres. Le triptyque est donc équilibré, et ce chiffre rappelle clairement qu'à la

¹¹ Sur ce sujet, voir P. Findlen : « *They debated the extent to which natural history belonged to theory, focusing on questions of causality and classification, and to practice, concentrating on the uses of nature for humanity. Put simply, Renaissance naturalists wished to give an ancient discipline – the historia of Aristotle's animal and Theophrastus' plants, the materia medica of Dioscorides, Galen and Avicenna, and to a lesser degree the historia naturalis of Pliny – a permanent place in the university curriculum by presenting it as the connective tissue that linked medicine to natural philosophy, making the study of terrestrial nature in the broad sense as important as the study of man* », « *The Formation of a Scientific Community : Natural History in sixteenth-century Italy* », in A. Grafton, N. Siraisi (dir.), *Natural Particulars. Nature and the disciplines in Renaissance Europe*, The M.I.T. Press, Cambridge, Massachussets, 1999, p. 370-71.

¹² G. Contarini, *De elementis et eorum mixtionibus libri quinque*, Lutetiae, per N. Divitatem, 1548.

¹³ « [...] *In conscribenda ea philosophiae naturalis parte, quae versatur circa elementa, ex quibus mundus hic constat, eorumque mixtionem : ex qua tam magnam rerum varietatem cernimus effectam esse [...] : quae physicae philosophiae pars, etsi continet principia et radices totius scientiae, quae circa species et naturas proprias mixtorum versatur* », Contarini, f. 3v^o.

¹⁴ E. Cranz, *A bibliography of Aristotle editions, 1501-1600. Second edition with addenda by C. B. Schmitt*, Bibliotheca bibliographica aureliana, Baden-baden, Verlag Valentin Koerner, 1984.

Renaissance, le *Traité sur la génération* demeure un texte fondamental. Il faut ensuite souligner la diversité des productions liées au *De generatione* au cours des XV^e et XVI^e siècles¹⁵ : éditions nombreuses des traductions latines médiévales, réalisation de nouvelles traductions latines ainsi que d'une traduction en vernaculaire toscan (par l'humaniste italien Antonio Bruciolli¹⁶), éditions du texte grec, dans le corps des œuvres complètes ou sous forme séparée, avec ou sans commentaire, production d'épitomés, abrégés, paraphrases et apostilles de toute nature, attestent de la vitalité du *De generatione* comme de l'aristotélisme tout entier.

Le seul domaine des traductions est en soi représentatif de cette vitalité : on en compte deux au XV^e siècle (celle d'Argyropoulos et celle d'Andronicos Callistos, dont Marwan Rasched donne ici la première édition), puis un nombre important au XVI^e siècle (Nifo, Vatable, Alcionio, Périon, Périon révisé par Grouchy, Nobili...), variété qui s'explique en particulier par le fait que les traducteurs ont été influencés à des degrés divers par l'humanisme et ses méthodes et ont souvent senti le besoin de donner leur propre version du texte, surtout quand ils en étaient aussi les commentateurs. Le *De generatione* est ainsi l'un des traités dont le grand traducteur humaniste Joachim Périon s'est emparé, produisant une traduction en latin cicéronien qui valut au vieux *De generatione et corruptione* scolastique de renaître sous l'identité du *De ortu et interitu*¹⁷, et à son traducteur de devenir le centre d'une importante polémique sur la manière de traduire la philosophie et sur la nature du latin à employer¹⁸. Ainsi Francesco Vicomercato justifie-t-il ses propres traductions tout en mettant directement en cause celles de Périon¹⁹ :

La traduction élégante et ornée qui a paru l'an dernier dans cette Académie ne m'a pas dissuadé de publier une telle traduction de ma plume, elle m'a plutôt encouragé et forcé à le faire, parce que j'ai relevé dans cette traduction nombre d'erreurs criantes [...]. J'ai utilisé beaucoup de mots employés par les philosophes, comme *ens, substantia, alteratio, actu, potestate*, etc., de crainte,

¹⁵ Dont il faut dire cependant qu'elles ne lui sont pas forcément propres, l'aristotélisme des XV^e et XVI^e siècles étant particulièrement polymorphe. Sur ce sujet, voir la synthèse très utile de Ch. B. Schmitt, *Aristote et la Renaissance*, [Aristotle and the Renaissance, London, 1983], Paris, P.U.F., 1992 pour la traduction française.

¹⁶ *Della generatione & corruttione [...] tradotto dal greco in volgare italiano*, Venetia, per Bartholameo Imperadore & Francesco suo genero, 1552.

¹⁷ *De ortu et interitu libri duo, Iochimo Periono Benedicto Cormariaceno interprete*, Paris, Thomas Richard, 1550.

¹⁸ Sur ce sujet, voir le chapitre intitulé « Les traductions », in Ch.B. Schmitt, *op. cit.*, p. 77-107.

¹⁹ C'est en fait de la *Physique* dont parle ici Vicomercato, mais le propos vaut de manière générale.

en insérant à leur place des mots inappropriés, de produire une grande obscurité au lieu de la clarté²⁰.

Le nombre de traductions nouvelles est ainsi en soi significatif : plus on avance dans le temps, plus les éditions de traductions médiévales se raréfient. Le XVI^e siècle, comme le XV^e italien qui a initié le mouvement, manifeste le besoin très net de travailler sur un socle latin renouvelé. Que la traduction de Périon, qui correspond aux hautes eaux de l'« Aristote humaniste »²¹, n'ait été que très peu éditée (elle l'a été, mais presque uniquement dans la version révisée par Nicolas de Grouchy²²), ne signifie ni que le milieu de la philosophie naturelle ait été particulièrement conservateur, ni que l'aristotélisme soit demeuré imperméable à l'humanisme. On peut au contraire souligner la tentative de la plupart des traducteurs pour trouver un juste milieu entre une méthode de traduction *ad verbum*, fermement condamnée par les humanistes dès le XV^e siècle (pour qui le modèle de référence devient la traduction d'Argyropoulos, éditée au moins neuf fois au XVI^e siècle), et une traduction comme celle de Périon, qui a révélé que, à vouloir traduire en termes cicéroniens des concepts qui n'existaient pas en latin classique, on abandonnait tout simplement la philosophie au bord du chemin. La « camisole cicéronienne »²³, pour reprendre le mot de C.B. Schmitt, dans laquelle Périon a fait entrer le *De generatione* ainsi que d'autres traités, a en effet perturbé plus qu'autre chose la compréhension du texte : sa lecture permet de confirmer que cette traduction, au regard de l'histoire de la philosophie sur laquelle elle s'appuie, produit bien ces fameuses « *tenebras maximas* » que lui reproche Vicomercato. Cependant, on compte par exemple au moins trente-huit éditions de la traduction « humaniste » de François Vatable, et plus de vingt de celle de Périon dans la version révisée par Nicolas de Grouchy²⁴ : le XVI^e siècle a donc privilégié des traductions nouvelles mais équilibrées. Cet entre-deux est attesté de manière symbolique par un curieux mélange lexical, puisque l'on voit paraître des *De generatione et interitu* : c'est par exemple le choix de Nobili, dont les travaux paraissent sous ce titre : *Aristotelis De generatione, & interitu liber primus, a Flaminio Nobilio in Latinam linguam conuersus, et simplici primum verborum explanatione*,

²⁰ *Francesci Vicomercati Mediolanensis in octo libros Aristotelis de naturali auscultatione commentarii*, Paris, 1550, f. iii. Nous empruntons sa traduction à Ch. B. Schmitt, *op. cit.*, p. 97.

²¹ Ch.B. Schmitt, *op. cit.*, p. 85.

²² *De ortu et interitu libri duo, Iochimo Periono interprete, per Nicolaum Grouchium correcti et emendati*, Lutetiæ, ex officina Michaelis Vascosani, 1550.

²³ *Ibid.*, p. 88.

²⁴ Cf. E. Cranz, *op. cit.*

deinde quaestionibus copiosissimis ad finem cuiusque capituli appositis illustratus, et c'est aussi celui du grand Zabarella lui-même (fait apparemment passé plus inaperçu) puisque dans ses *De rebus naturalibus libri XXX*, on trouve un *De communi rerum generatione et interitu liber unus* et qu'il s'interroge, dans le premier livre, *De subjecto et de loco librorum de generatione et interitu*²⁵, ce qui brouille pour le moins les frontières supposées entres « aristotéliens » censés être attachés à l'ancien titre et « humanistes » au nouveau. Zabarella, dans le corps du texte, utilise à plusieurs reprises « *ortu et interitu* »²⁶, tandis que les Jésuites de Coimbra commentent officiellement le *De generatione et corruptione* mais parlent, dans le corpus du texte, *de ortu et interitu corporibus sublunaribus*²⁷. Par ailleurs, il y a bien d'autres facteurs de nouveauté que l'humanisme (à commencer par les questions nouvelles qu'engendre la réflexion philosophique elle-même²⁸), si l'on consent à oublier la vieille idée, promue par les humanistes, selon laquelle celui-ci s'opposerait à la supposée sclérose scolastique, comme la lumière à l'ombre.

Le nombre et la nature des traductions nouvelles révèlent ainsi un intérêt accru pour ce traité, intérêt confirmé par une expansion non moins significative du nombre des commentaires : si une dizaine est bien connue, en particulier parce qu'ils furent souvent publiés avec le texte du traité, ce qui constitue une nouveauté, les dernières estimations de Charles Lohr²⁹, qui englobent XVI^e et XVII^e siècles, font état d'une centaine probable de commentaires, alors que, nous l'avons dit, les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles n'en avaient pas produit plus d'une quinzaine chacun. Ainsi non seulement le nombre de commentaires a-t-il crû de manière spectaculaire, mais aussi faut-il également souligner que la liste des commentateurs les plus connus constitue un miroir remarquable de la vie intellectuelle de la Renaissance, puisqu'on y relève les noms de Paul de Venise, Petro Pomponazzi, Francisco Toledo (en réalité : de Toledo Herrera), Francesco Piccolomini, Juan Ginès de

²⁵ Iacobis Zabarellæ Patavini, *De rebus Naturalibus libri XXX*, [1589], éd. utilisée : Francofurti, sumptibus Lazari Zetzeneri, 1607, respectivement col. 393 et col. 21.

²⁶ Par exemple, *op. cit.*, col. 451 et col. 480.

²⁷ *Commentarii collegii conimbricensis societatis Iesu, in duos libros de generatione et corruptione Aristotelis, Stagiritæ, Conimbricæ*, 1597, p. 361.

²⁸ Pour un exemple précis de la manière dont la philosophie naturelle se transforme sous l'influence de facteurs divers, dont sa propre impulsion, cf. J. Biard, « Tradition et innovation dans les commentaires de la *Physique* : l'exemple de Jacques Zabarella », in *La transmission des savoirs au Moyen âge et à la Renaissance*, II, Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté, 2005, p. 289-300.

²⁹ Cf. C.H. Lohr, *Latin Aristotle Commentaries*, vol. II : *Renaissance Authors*, éd. cit., et J.M.M.H. Thijssen et H.A.G. Braakhuis, *op. cit.*, note 2, p. 9.

Sepulveda, Agostino Nifo, Giacomo Zabarella, Domingo Bañez et les Jésuites de l'Université de Coimbra, auxquels il faut ajouter Ludovico Boccadifffero, dont Luca Bianchi révèle, dans le présent volume, l'importance jusqu'ici sous-estimée. Le *De generatione*, de surcroît, n'échappe évidemment pas au courant de renouveau qui affecte l'aristotélisme tout entier et dont la principale composante est, outre les apports de la philologie humaniste et les questions nouvelles suscitées par l'évolution propre à la philosophie naturelle, un accès élargi et facilité aux sources grecques (ou la redécouverte pure et simple d'une bonne partie d'entre elles), qu'il s'agisse du texte du traité ou des premiers commentaires qui l'ont pris pour objet. S'agissant du traité lui-même, si l'on détaille les chiffres précédemment cités, on y voit en effet seize éditions du texte grec, vingt-et-une de la vulgate latine et environ quatre-vingt éditions de traductions nouvelles. Le texte grec est donc pleinement accessible, mais loin d'être majoritaire, et en outre souvent édité en compagnie de sa version latine : la plupart des commentateurs continuent donc de travailler sur une base latine, mais le texte grec permet de lever certaines ambiguïtés et d'appuyer l'enquête philologique et philosophique du commentateur. L'importance des sources grecques est beaucoup plus nette dans le corps des commentaires eux-mêmes, dans lesquels Alexandre, Philopon, Simplicius et Thémistius sont régulièrement cités et souvent considérés comme supérieurs aux « Latins ». Ce phénomène semble une constante : présent chez Ludovico Boccadifffero et Agostino Nifo, comme nous le montrent les articles de Luca Bianchi et de Laurence Boulègue, il l'est aussi, à la fin du siècle, dans la somme de philosophie naturelle de Giacomo Zabarella comme dans les commentaires de Coimbra. Pour Zabarella, il est manifeste que les commentateurs grecs jouissent d'un statut particulier³⁰, que l'on perçoit en particulier grâce à l'ordre selon lequel le philosophe examine ses sources et au statut en quelque sorte arbitral qu'il confère aux « *Græci* ». Voici par exemple le plan du livre qu'il consacre à la mixtion³¹ :

Avicennæ opinio et argumenta.

Averrois opinio, et adversus Avicennam disputatio.

Scoti opinio et argumenta.

Aliorum latinorum opinio et argumenta.

Defensio opinionis Averrois, et declaratio veritatis.

Quod ea, quæ hactenus declarata est sententia, Averrois fuerit.

³⁰ Pour une étude de l'utilisation des sources grecques par Zabarella sur un point précis, cf. F.A.J. de Haas, « Mixture in Philoponus. An Encounter with a Third Kind of Potentiality », in J.M.M.H. Thijssen et H.A.G. Braakhuis, *op. cit.*, p. 21-46.

³¹ *Liber de mistione*, in *op. cit.*, col. 452-480.

Confirmatio prædictæ sententiæ ex dictorum Aristotelis consideratione.
Confirmatio eiusdem sententiæ autoritate Graecorum interpretum.
Solutio argumentorum pro Avicenna adductorum.
Solutio argumentorum Scoti.
Solutio argumentorum Thomae et aliorum latinorum.

Le poids des commentateurs grecs est tout aussi net chez les *Conimbrincenses*. Dès le tout début de l'ouvrage et l'examen de la question traditionnelle du sujet du *De generatione*, on peut mesurer la place conférée désormais aux Grecs dans l'exercice du commentaire scolastique :

Existit nihilominus de re huic operi subjecta inter scriptores dissidium. M. Albertur hoc loco tractatu 1. cap. 1 ait esse corpus simplex, id est, elementum, prout mobile, seu mutabile est ad formam substantialem, vel accidentariam ; non externam, qualis est locus, sed internam, hoc est, in re ipsa, quem denominat, receptam. Adstipulanturque huic opinioni Alexander lib. 1 Meteor. 1 Averroes 1 de cælo commento. 3. [...] Verum sententia hæc non placet ; quia Aristoteles, ui Philoponus annotavit, non de elementorum tantum, sed de mistorum eitam affectionibus, quæ corpora generationi obnoxia communiter sequuntur, in hisce libris accurate disputat³².

Ainsi, si, vue de l'extérieur, la liste des questions soulevées par l'examen du *De generatione* ne semble avoir guère varié³³, si ces questions sont chez tous les commentateurs discutées grâce à l'examen des textes médiévaux et arabes, l'accès direct aux sources grecques contribue à vivifier une pensée pour laquelle les problèmes fondamentaux posés par le traité, comme la subsistance de l'élément dans le mixte ou l'intension et la rémission des qualités, ne sont pas tranchés et exigent l'exercice d'une pensée aiguë. Zabarella, dans son *De naturalibus rebus*, qui n'est pas à proprement parler un commentaire mais une somme de philosophie naturelle, consacre ainsi un premier livre aux qualités élémentaires (*De qualitibus elementaribus liber primus*, col. 480) pour, en quelque sorte, d'abord, les présenter (il passe en revue les problèmes de définition, la nature et les causes des qualités), avant de reconnaître, au début du second livre (*De qualitibus elementaribus liber secundus*, col. 507) qu'il s'attaque maintenant aux questions véritablement difficiles (« *arduas* ») et surtout sujettes à controverses entre tous les philosophes (« *de quibus omnes Philosophi controversari solent* »). Au

³² *Conimbricenses, op. cit.*, p. 1.

³³ Ce sont principalement les qualités, le problème de leur intensité, la distinction entre qualité active et passive, la question de la persistance de l'élément dans le mixte, ou celle de l'action de l'élément sur lui-même, la différence entre l'élément pur et l'élément tangible.

premier rang de ces problèmes épineux vient ainsi l'analyse du *De generatione*, II, 3, où Aristote dit que chacun des corps ne relève en fait que d'une seule qualité « de façon absolue », l'eau étant par exemple plus humide que froide, d'où le constat suivant : « *Inprimis quærunter interpretes Arist. an in quolibet elemento ambæ qualitates sint summæ, an remissæ, an una summa, et altera remissa, et ac de re acerrime disputant* »³⁴.

Les effets de l'humanisme, par ailleurs, affectent également la manière d'examiner le texte aristotélicien grâce à des interrogations qui s'appuient non seulement sur la philologie mais aussi sur la prise en compte du style et des tropes. Zabarella, toujours, utilise parfois un argument purement linguistique pour trancher dans les querelles de ses prédécesseurs, affirmant par exemple qu'ils n'ont pas su voir qu'Aristote utilisait de manière polysémique certains mots, à commencer par ceux d'*elementum* ou de *qualitas*, et pouvait s'exprimer, comme tout un chacun, par métonymie. Il en fait la démonstration à propos de la notion de qualités premières (*primæ qualitates*), lorsqu'il est question de savoir si elles en sont ce qu'il appelle les *formæ constitutrices* : il rappelle en effet qu'Aristote les désigne tour à tour comme « formes », « principes » ou « matière » des éléments, et parfois les appelle directement « éléments » elles-mêmes : son argument est qu'il ne faut pas s'émouvoir de telles variations lexicales si l'on songe qu'il est fréquent que l'on confonde sous le même vocable la forme et le composé créé par cette forme³⁵. Ajoutons encore l'intégration à certains commentaires (pas tous) de sources non-aristotéliciennes (les Jésuites de Coimbra mobilisent en particulier les textes médicaux pour analyser le *De generatione* et comparer, par exemple, la définition aristotélicienne de l'élément avec celle, biologique,

³⁴ Zabarella, *op. cit.*, col. 507.

³⁵ Voir Zabarella, *op. cit.*, col. 481-482 : « *Non est autem ignorandum, primas has qualitates ab Arist. in libr. 2 de ortu et interitu et formas, et principia elementorum, et materiam elementorum vocari et quandoque etiam appellari elementa, et materiam mistorum : quatenus enim in generatione elementorum hæc qualitates sunt præparaciones materiae pro singularum elementorum formis educendis, eatenus vocantur ab Arist. materia elementorum in 6. contex. illius lib. 2 nam præviae dispositiones faciunt materiam propriam, et præparatam ad recipiendam formam : dum autem elementa considerantur ut genita, et iam existentia, hæc sunt formæ ipsorum constitutrices, quia faciunt ut sint elementa mistorum, et hac eadem ratione ipsæ qualitates ab Arist. etiam elementa vocantur ; nam sæpe in appellatione confundere solet formam cum compositio ab ea constituto : ideo quum hæc qualitates elementa constituent, ipsæ quoque hac ratione elementa vocantur, veluti, si quis animam humanam hominem appellaret : hæc legere possumus apud Arist. in cont. 7 et 16 eius 2 lib. ubi has qualitates vocat indistincte et elementa, et formas elementorum : et principia constitutiva elementorum : easdem vocat etiam materiam mistorum in c. 1. libr. 2 de partibus animaliqua dum constituunt elementa, materiam mistorum constituunt* ».

d'Hippocrate et de Galien³⁶, et ils citent aussi Ovide aussi bien que Lucrèce), et l'on aura une première idée des variations interprétatives et des transformations qui ont pu affecter l'étude philosophique du traité aristotélicien.

Cet intérêt accru comme le renouveau de la philosophie naturelle issue du *De generatione* transparait enfin dans toute une littérature qui ne relève pas à proprement parler du commentaire, ou qui n'est pas systématiquement portée au crédit de l'aristotélisme, quoi qu'elle s'y rattache indéniablement, ou qui au contraire s'en réclame tout en s'en écartant. Les questions qui sont au cœur du *Traité sur la génération* – les principes premiers de la physique des mixtes – se retrouvent dans de très nombreux textes et sont l'objet d'un nombre non moins significatif d'ouvrages de philosophie naturelle dont ils sont parfois le sujet exclusif, comme le *De elementis* de Gasparo Contarini. Les chapitres consacrés aux éléments par Andrea Cesalpino dans ses *Quæstiones peripateticarum*³⁷ mériteraient une analyse approfondie qui, à notre connaissance, reste à faire³⁸ ; Girolamo Cardano, dans le *De subtilitate*, remet quant à lui en cause le quaternaire élémentaire en déniaut au feu

³⁶ Cf. Conimbrincenses, *op. cit.*, p. 369-370, dans le commentaire du Livre II : « *Namque nomen illud, cætera, satis indicat elementum esse unum e corporibus, ac si dictum esset, elementum esse corpus, in quod alia dividuntur. Concinit hæc definitio cum ea, quam tradidit Hippocrates libro 2. de elementis, refertque Galenus 8. de placitis, nempe elementum est simplex, et minima corporis particula* ».

³⁷ Cesalpino présente en effet une analyse originale, réfléchissant essentiellement en termes de qualités actives et passives. Dans le livre IV de ses *Quæstiones*, il fait dépendre l'humide et le sec du chaud et du froid, et considère que seules la terre et l'eau sont la matière des mixtes (cf. *Libri quarti, Quæstio 1. Humiditatem et siccitatem a caliditate et frigiditate pendere*, et *Quæstio III. Materiam mixtorum esse terram et aquam tantum*). Or, dans le livre suivant, il établit que, dans la génération humaine, la femelle, humide et froide comme chacun sait, peut fournir tout ce qui est nécessaire à la formation du corps embryonnaire (*Libri quinti. Quæstio II : Fæminam non solum materiam tribuere conceptui, sed et formam solum*). Il n'arrive cependant pas à déterminer alors clairement ce que devient la forme fournie par le mâle, qu'il était tout de même difficile de priver de tout rôle dans le processus d'engendrement : sur ce sujet, cf. J. Roger, qui se demande « comment les deux formes vont pouvoir s'arranger ensemble dans l'embryon, aristotéliquement du moins », « Platon et Aristote dans le mouvement scientifique de la Renaissance », in *Platon et Aristote à la Renaissance*, Paris, Vrin, 1974. p. 217. L'importance prise par le *De generatione* dans la constitution d'une physique qualitative clairement orientée dans le sens d'une science fondant la biologie n'est pas simplement théorique mais semble bien ici liée à certains développements pratiques, hypothèses qui doit néanmoins être vérifiée.

³⁸ *Quæstionum peripateticarum libri V* : première édition à Florence en 1569, mais nous avons consulté le texte dans le recueil *Tractationum philosophicarum tomus unus*, Genève, E. Vignon, 1588.

le rang d'élément et en redéfinissant les principes qui les déterminent³⁹, un texte comme les *Commentarii in universam physicam aristotelis* de Johannes Velcurio examine la *doxa* aristotélicienne à l'aide de sources qui ne sont pas les sources habituelles des commentaires, citant plus volontiers les Pères de l'Église primitive ou les poètes antiques, mais aussi Lucrèce (de l'atomisme duquel il propose une bien curieuse lecture élémentaire afin de le ramener dans le giron du cadre fourni par le *De generatione*)⁴⁰ ; Jacques Charpentier, dans sa *Descriptio universæ naturæ ex Aristotele*, décrit les éléments en s'appuyant conjointement sur les thèses du *De generatione*, du *De cælo* et du traité pseudo-aristotélicien *De mundo*⁴¹, transmettant ainsi du *De generatione* une image un peu brouillée, et en 1605, Cesare Cremonini publie encore un *De formis elementorum (Disputatio De formis quatuor corporum simplicium quæ vocantur elementa)*, paru à Venise : bref, une immense littérature, plus ou moins savante, s'inspire du *De generatione* pour l'enrichir, le contredire ou le défendre, le modifier, le mettre au goût du jour... On pourrait peut-être voir là l'une des explications de l'aspect très polymorphe de ces notions dans la culture renaissante, où la poésie philosophique, par exemple, révèle une lecture évidemment très différente de celle des philosophes : Du Bartas⁴² comme Ronsard, auquel est consacrée la commu-

³⁹ *De subtilitate*, Nuremberg, J. Petreius, 1550. Nous utilisons la traduction française de 1556, *Les livres de Hierome Cardanus, medecin milanois, intitulez de la subtilite [...], traduit du latin en françois par Richard Le Blanc*, Paris, P. Cavellat, 1578. Cf. f. 25v : « Mais certes soubz le Ciel de la Lune n'est aucun feu : car veu que le Ciel est une chose trespure, il n'estoit decent de colloquer une chose tresardante sous une qui est exempte de toute qualité, car nature tousiours ioinct les extremitez avec le milieu » et plus loin : « Doncques ilz sont trois elemens, la terre qui est tresdense & pesante & est posee en bas : l'air qui est tresrare & leger, est colloqué en la supreme partie : & l'eau est au milieu des deux », f. 28v. Ces modifications n'affectent pas seulement le feu, mais tout le système élémentaire, puisque, par exemple, Cardano considère les éléments comme froids (« Doncques tous astres sont chauds, & tous elements froids », f. 29r°).

⁴⁰ Sur ce sujet, exemple frappant d'éclectisme dans le domaine des théories de la matière issues du *De generatione*, nous nous permettons de renvoyer à notre contribution, « La place de Lucrèce dans les théories des éléments : concepts et représentations », *La Renaissance de Lucrèce*, F. Lestringant, E. Naya (dir.), *Cahiers Saulnier* n° 27, Paris, PUPS, 2010, p. 97-115.

⁴¹ *Descriptionis universæ naturæ ex Aristotele pars prior*, Paris, Gabriel Buon, 1576 : « *Descriptionis universæ naturæ liber secundus, in quo ratio quinque simplicium corporum, Cæli, Ignis, Aeris, Aquæ, Terræ explicatur : ex Arist. lib. de Cælo, duobus de Ortu et Interitu, et lib. de mundo ad Alexand.* », f. 8r°.

⁴² On peut avoir une idée de la profondeur de la connaissance de la pensée d'Aristote par ces poètes en sachant que Du Bartas, par exemple, au cours du petit exposé de physique aristotélicienne du « Second Jour » de sa *Sepmaine*, fait allusion ax débats sur la persistance ou non de la forme substantielle de l'élément dans le mixte : « Soit que leurs qualitez desployent leurs efforts / Dans chasque portion de chasque meslé corps : / Soit que de toutes

nication d'Anne-Pascale Pouey-Mounou, utilisent ces notions au sein de réseaux sémantiques et métaphoriques renvoyant au changement, au dépérissement et à l'anéantissement des corps, qui illustrent et modifient à la fois la signification du texte d'Aristote.

Mais on pourrait errer ainsi longtemps dans la vaste bibliothèque de l'Aristote renaissant : comme le rappelle Gargantua à son fils Pantagruel, il n'y a guère qu'au moment du Jugement Dernier que « cesseront toutes generations et corruptions et seront les elements hors de leurs transmutations continues, vu que la paix tant désirée sera consumée et parfaite et que toutes choses seront reduites à leur fin et periode »⁴³. Nous espérons que les communications ici réunies, en faisant suite à celles qui concernent la période médiévale, permettront de poser des jalons nouveaux dans la compréhension de la lecture philosophique du texte, et d'éclairer des aspects encore très mal connus, comme la diffusion renaissante des théories aristotéliennes hors des universités et leurs diverses réfractions dans la pensée et la littérature de la Renaissance. Des aspects très divers de la réception d'Aristote ont donc été explorés. Marwan Rashed, d'abord, édite ici l'une des premières traductions renaissantes du texte : l'on peut ainsi entrer en contact direct avec le texte tel qu'il était effectivement ressenti, lu et traduit aux commencements de l'humanisme, restitué dans le latin propre à cette période et à son auteur. Les deux articles suivants permettent de pénétrer dans l'univers des commentaires aristotéliens des XV^e et XVI^e siècles et de prendre ainsi la mesure de la continuité avec la période médiévale et de ses modalités, ainsi que, à l'inverse, des changements importants survenus tant dans la méthode utilisée, les questions posées que les sources mises à contribution. Ils éclairent en particulier tous deux avec précision les rapports complexes et trop souvent caricaturés entre humanisme et aristotélisme, ainsi que la question de l'averroïsme. Luca Bianchi analyse ainsi le commentaire donné par Ludovico Boccadiferro au *De generatione* : outre qu'elle met en lumière le travail d'un philosophe encore très mal connu, malgré l'évidente importance de ses textes pour le XVI^e siècle, la communication de Luca Bianchi montre à quel point le commentaire au *De generatione* est ici un lieu de rencontre et de transmission de savoirs différents, mais aussi celui d'interrogations et de remises en cause des traditions, révélateur d'un aristotélisme productif, vivant

pars, confondant leurs substances, / Ils facent un seul corps de deux fois deux essences », *La Sepmaine*, Paris, S.T.F.M., 1991, II, 51-54.

⁴³ Rabelais, *Pantagruel*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 242.

et polymorphe, bien loin de la rigidité dogmatique que l'on s'acharne parfois à vouloir associer aux notions d'aristotélisme et de scolastique. Il souligne en particulier le rôle de Boccadiferro dans la transmission des théories des *calculatores* du Merton College, contestant ainsi la thèse de leur disparition dans les premières décennies du XVI^e siècle. Le travail de Laurence Boulègue examine, quant à lui, les deux versions successives du commentaire d'Agostino Nifo au *De generatione*. La comparaison des deux textes permet ainsi de confirmer la souplesse autant que la complexité de l'aristotélisme renaissant, et d'éclairer de manière très précise la manière dont peuvent se nouer et se dénouer, évoluer sans cesse, les rapports avec l'humanisme comme avec les différents courants de l'aristotélisme antérieur, grec, arabe ou médiéval. Notre propre communication, ensuite, souhaite explorer ce qu'il reste des commentaires universitaires dans les ouvrages de vulgarisation ou les manuels de moindre ambition que les commentaires, tandis que celle d'Isabelle Pantin, consacrée à Melanchthon, étudie la manière dont le « précepteur de l'Allemagne », surmontant sa répugnance première à l'égard d'Aristote, a progressivement intégré le *De generatione* au nouvel enseignement universitaire qu'il élabore pour le mettre au service de la Réforme. L'exemple de la réflexion de Melanchthon montre comment la physique qualitative du Stagirite peut ainsi être assouplie et transformée afin de la faire entrer dans un cadre nouveau, qui crée ses propres contraintes et ses propres exigences. Les deux derniers articles recueillis, enfin, éclairent tous deux, très différemment, l'importante diffusion des enseignements du *De generatione* non seulement hors des universités mais surtout bien loin du domaine scientifique et philosophique qui est normalement le sien. Dominique Couzinet, d'abord, analyse la présence sous-jacente mais cruciale du *De generatione* dans la pensée de Jean Bodin, à travers l'étude de ses *Six livres de la République*. Elle montre comment la conception du corps politique comme un corps mixte, soumis lui-aussi à génération et corruption, n'est pas une simple métaphore mais le socle même des représentations politiques de Bodin. Anne-Pascale Pouey-Mounou, enfin, étudie la poésie de Ronsard pour mettre en évidence l'importance fondatrice des concepts du *De generatione* pour un poète qui vit dans un monde encore régi par les lois du Stagirite : elle analyse en particulier la manière dont la terminologie du Stagirite se brouille chez Ronsard, ce qui n'est pas un signe d'affaiblissement de sa pensée mais au contraire l'indice que la notion de changement de substance fonde sa conception même du monde et de la vie, prenant ici une dimension clairement ontologique. Le *De generatione* n'est donc pas simplement un texte que commentent les philosophes de profession ou dont s'emparent les encyclopédistes et les vulgarisateurs : c'est un texte qui fonde encore non

seulement la physique et la biologie de la Renaissance mais aussi, pour la plupart des hommes éduqués, leur présence au monde.

Joëlle DUCOS, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)
Violaine GIACOMOTTO-CHARRA, Université de Bordeaux.